

Libretto

GOUZEL IAKHINA

LES ENFANTS
DE LA VOLGA

Traduit du russe
par MAUD MABILLARD

Postface
d'ELENA KOSTIOUKOVITCH

libretto

Titre original : *Deti moi*

Copyright © Guzel Yahina, all rights reserved

Published by arrangement with ELKOST Intl. Literary Agency

© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-36914-830-2

Note

Tout comme *Zouleikha ouvre les yeux*, le précédent livre de Gouzel Iakhina, *Les Enfants de la Volga* est un récit très romanesque, mais qui se réfère à des jalons historiques précis.

Il s'agit ici de l'histoire des Allemands de la Volga, venus dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, sur l'invitation de la tsarine Catherine II, cultiver les rives du fleuve russe dans les environs de l'actuel Saratov, et qui ont conservé leur langue et leur culture jusqu'au milieu du XX^e siècle.

À la fin du XIX^e siècle, suite à des pressions de la Russie tsariste pour les forcer à s'assimiler, une partie des Allemands de la Volga a émigré en Amérique.

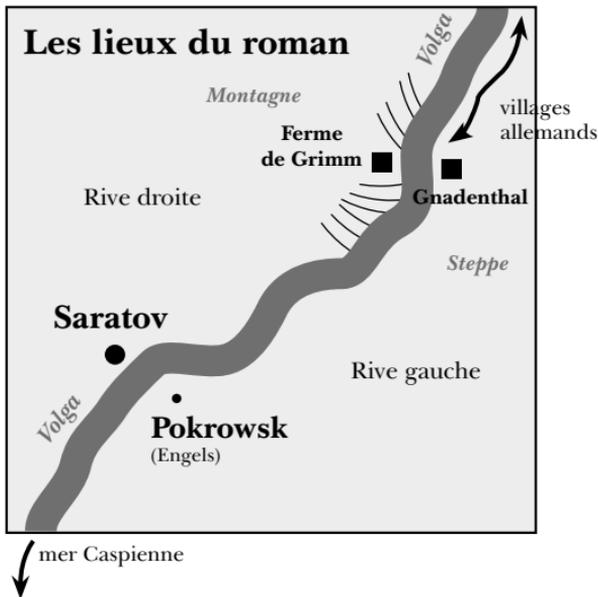
Après la révolution, la nouvelle organisation bolchevique a d'abord semblé jouer en leur faveur : en 1918, un territoire autonome allemand a été créé sur décret de Lénine. En 1924, ce territoire est devenu la « République socialiste soviétique autonome des Allemands de la Volga ».

Dans les années 1920-1930, tout comme les autres habitants de l'URSS, les Allemands de la Volga ont souffert des réquisitions de céréales et de bétail (1919-1920) et de la guerre civile (1917-1922), ainsi que de la famine (1921-1922), ce qui provoqua la fuite de nombreux habitants, notamment vers l'Allemagne. Il y eut ensuite une reprise des réquisitions (dès 1928), la collectivisation (dès 1929), une nouvelle famine (1932-1933) ainsi que de nombreuses répressions, qui culminèrent avec les grandes purges staliniennes (1937-1938).

Deux mois après l'invasion allemande en URSS (1941), Staline, craignant que les Allemands locaux ne s'allient avec l'armée nazie, ordonna la déportation immédiate et massive de tous les Allemands de la Volga vers la Sibérie ou le Kazakhstan.

Après la guerre, contrairement à d'autres peuples déportés par Staline, les Allemands ne sont jamais rentrés sur leurs terres près de Saratov. Les noms des villages ont été russifiés, et seuls quelques bâtiments (par exemple des églises protestantes) témoignent encore de deux siècles d'histoire « allemande » sur les bords de la Volga.

Maud MABILLARD



*À mon grand-père,
enseignant d'allemand
dans une école de village*

UNE ÉPOUSE

1

La Volga divisait le monde en deux.

La rive gauche, basse et jaune, s'étendait toute plate jusqu'à la steppe, là où le soleil se levait chaque matin. La terre, de ce côté, était d'un goût amer, trouée par les *souslik*¹ ; les herbes poussaient hautes et drues, les arbres – trapus et rares. Champs et melonnières couraient vers l'horizon, bariolés comme une couverture bachkire. Des villages s'éparpillaient au bord de l'eau. La steppe exhalait un air brûlant, épicé, de désert turkmène et de Caspienne salée.

Personne ne savait comment était la terre sur l'autre rive. Des montagnes puissantes s'élevaient au-dessus du fleuve, puis retombaient à pic dans l'eau sombre, comme coupées au couteau. Le sable ruisselait sur les falaises, glissant entre les rochers, mais les montagnes ne se tassaient pas pour autant, et devenaient chaque année plus abruptes et plus

1. Petits rongeurs de la steppe, entre la marmotte et l'écureuil (appelés aussi spermophiles). (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

imposantes : d'un vert tirant sur le bleu en été, à cause des forêts ; blanche en hiver. Le soleil se couchait derrière ces hauteurs. Quelque part au loin, au-delà des montagnes, s'étendaient d'autres forêts, fraîches futaies de feuillus et bois denses de conifères ; de grandes villes russes avec des kremlins de pierre blanche ; des marais ; des lacs d'eau glacée d'un bleu translucide. Il venait toujours un vent frais de la rive droite : c'était le souffle de la lointaine mer du Nord, que certains appelaient encore, à l'ancienne, la « Grande Mer allemande ».

Le Schulmeister¹ Jakob Ivanovitch Bach percevait cette division invisible juste au milieu du fleuve miroitant, là où les eaux prenaient des éclats d'acier et d'argent noirci. Cependant, les rares villageois auxquels il avait confié ses étranges idées étaient restés perplexes, ayant tendance à considérer Gnadenthal² plutôt comme le centre de leur petit univers entouré de steppes que comme une frontière. Bach avait préféré ne rien répliquer : toute expression de désaccord était pour lui une source de douleur morale. Il souffrait même lorsqu'il faisait la leçon à un élève négligent pendant un cours. C'est peut-être la raison pour laquelle il était considéré comme un enseignant médiocre. Bach avait une voix assourdie, un corps malingre, et une apparence si peu remarquable qu'il n'y avait résolument rien à en dire. Tout comme il n'y avait rien à dire sur sa vie en général.

Chaque matin, Bach s'éveillait à la lueur des étoiles. Allongé sous son édredon matelassé en plumes de canard, il écoutait le monde. Les bruits légers, confus, de la vie qui s'écoulait quelque part autour de lui et au-dessus de lui, le rassuraient. Les vents se promenaient sur les toits :

1. Maître d'école (all.).

2. Litt. « Vallée de la Grâce » (ou : Val de Grâce).

lourds en hiver, chargés de neige et de grumeaux glacés, bondissants au printemps, gorgés d'humidité et d'électricité céleste, ralentis en été, secs, traînant avec eux poussière et graines de stipes. Des chiens aboyaient, saluant leurs maîtres sur le perron. Le bétail mugissait sur le chemin de l'abreuvoir (un colon consciencieux ne fera jamais boire son bœuf ou son chameau avec de l'eau de la veille ou de la neige fondue dans un seau, mais le mènera à la Volga pour le désaltérer – avant même de prendre son petit-déjeuner, ou de commencer toute autre activité). Dans les cours, les femmes chantonnaient, puis entonnaient des plaintes villageoises – pour égayer le matin froid, ou peut-être simplement pour ne pas s'endormir. Le monde respirait, crépitait, sifflait, mugissait, piaffait, tintait et chantait à plusieurs voix.

Les bruits de la vie de Bach étaient, eux, si rares et si négligeables qu'il avait perdu l'habitude de les entendre. L'unique fenêtre de la chambre tremblait sous les assauts du vent (cela faisait plus d'une année qu'il aurait dû serrer le carreau contre le cadre, et bourrer l'interstice de poils de chameau). Le tuyau du poêle, qui n'avait pas été décrassé, crépitait sans cesse. Une souris grise sifflait de temps en temps derrière le poêle (quoique ce ne fût peut-être qu'un courant d'air entre les planches, la souris pouvait être morte depuis longtemps, avoir servi de nourriture aux vers). Et c'était tout. Écouter le *vaste monde* était bien plus intéressant. Parfois, à force d'écouter, Bach en arrivait à oublier qu'il faisait lui-même partie de ce monde ; qu'il aurait pu, lui aussi, sortir sur le perron et se joindre au chœur des voix : chanter quelque chose d'une voix forte, un couplet crâne, comme le « *Ach, Wolge, Wolge !...* » des colons, ou faire claquer la porte d'entrée, ou, à défaut, simplement éternuer. Mais Bach préférait écouter.

À six heures du matin, habillé et coiffé, il était déjà devant le clocher de l'école, sa montre de gousset à la main. Attendant le moment où les aiguilles ne formaient plus qu'une ligne – l'aiguille des heures sur le six, celle des minutes sur le douze –, il tirait de toutes ses forces sur la corde, et la cloche de bronze tintait sourdement. Avec les années, Bach avait acquis une telle maîtrise dans cet exercice que la cloche sonnait au moment précis où l'aiguille des minutes atteignait le zénith sur le cadran. L'instant d'après – Bach le savait – tous les habitants de la colonie se retournaient à ce bruit, enlevaient leur casquette ou leur chapeau et chuchotaient une courte prière. Un nouveau jour commençait à Gnadenthal.

Selon ses obligations, le Schulmeister devait faire sonner trois fois la cloche : à six heures du matin, à midi et à neuf heures du soir. Bach estimait que le son de la cloche était sa seule contribution digne de ce nom à la symphonie du monde.

Il attendait que la dernière vibration s'éteigne dans le corps de la cloche, puis revenait en courant à la Schulhaus¹. L'école était construite en solides rondins venus du Nord (les colons achetaient du bois des monts Jigouli, ou même de la province de Kazan, acheminé par flottage sur la Volga). Son soubassement, en pierre, était renforcé par un torchis ; un toit en tôle, selon la nouvelle mode, avait remplacé l'ancien toit de planches desséchées. Chaque printemps, Bach peignait le cadre des fenêtres et la porte dans un bleu ciel lumineux.

La bâtisse était longue, alignant six grandes fenêtres de chaque côté. Presque tout l'espace intérieur était occupé par la classe, au fond de laquelle on avait isolé, derrière

1. L'école (all.).

une paroi, une cuisinette et la chambre de l'instituteur. Le poêle principal trônait au milieu de la paroi. Sa chaleur ne suffisait pas à chauffer la large pièce, et trois petits poêles de fer se relayaient encore le long des murs, répandant une perpétuelle odeur de métal dans la classe : de fer chaud en hiver, en été – de fer mouillé. La chaire du Schulmeister s'élevait à l'autre bout de la classe, présidant aux rangées de bancs des élèves. Le premier rang – dit « des ânes » – accueillait les plus petits et les élèves dont la conduite ou l'attention ne satisfaisait pas l'instituteur ; les élèves plus âgés s'installaient derrière eux. La salle de classe comportait encore : un grand tableau noir ; une armoire bourrée de papier et de cartes géographiques ; quelques règles assez pesantes (elles servaient plus souvent à corriger les élèves qu'à tracer des traits) et un portrait de l'empereur russe, qui était apparu sur ordre exprès de l'inspection scolaire. Il faut dire que ce portrait avait été source de nouveaux soucis : après son acquisition, le conseiller Peter Dietrich avait dû abonner le village à un journal pour éviter – Dieu les en préserve ! – de passer à côté d'un changement d'empereur dans la lointaine Pétersbourg, les mettant dans l'embarras face à l'inspection suivante. Auparavant, les nouvelles de la Russie russe arrivaient avec un tel retard à la colonie qu'on aurait cru Gnadenthal situé non dans la région de la Volga, mais quelque part aux confins de l'immense empire, et de tels embarras étaient parfaitement envisageables.

À une époque, Bach avait rêvé d'orner le mur d'une image du grand Goethe, mais il avait dû y renoncer. Julius Wagner, le meunier, qui se rendait régulièrement à Saratov pour des affaires liées à son entreprise, avait promis, cochon qui s'en dédit, de « dénicher l'homme de plume s'il traînait sur un quelconque étal de la ville ». Mais, étant donné que le meunier n'éprouvait aucune passion pour la poésie et

qu'il ne se représentait que très vaguement l'apparence de son génial compatriote, il avait été victime d'une tromperie perfide : en guise de Goethe, une fripouille de fripier lui avait refilé un assez mauvais portrait d'un aristocrate languide en col de dentelle, aux moustaches fournies et à la barbe pointue, qui aurait pu à la rigueur passer pour Cervantès, et encore : à condition d'être mal éclairé. Anton Fromm, le peintre de Gnadenthal, réputé pour ses décorations de coffres et de vaisseliers, avait proposé de masquer les moustaches et la barbe et d'ajouter au bas du portrait, juste sous le col en dentelle, « Goethe » en grosses lettres blanches, mais Bach avait refusé la fraude. La Schulhaus s'était donc passée de Goethe, et le malheureux portrait avait été offert au peintre, à sa demande instante, comme *source d'aspiration*.

... Ayant accompli son devoir de cloche, Bach allumait le poêle pour chauffer la classe avant la venue des élèves, et courait dans sa cuisinette prendre le petit-déjeuner. En vérité, il aurait été incapable de dire ce qu'il mangeait ou buvait, pour l'excellente raison qu'il n'y prêtait pas la moindre attention. Nous pouvons cependant affirmer avec certitude qu'il buvait, en lieu et place du café, « un liquide roux qui ressemblait à du pipi de chameau ». C'est exactement ce qu'en avait dit Dietrich, quand, cinq ou six ans plus tôt, il était passé voir le Schulmeister de bon matin pour une affaire importante et avait partagé sa pitance. Depuis, le conseiller n'était plus jamais venu à l'heure du petit-déjeuner (et, il faut l'avouer, personne d'autre ne s'y était risqué), mais Bach avait retenu ces mots. D'ailleurs, ils ne le gênaient absolument pas : il éprouvait une grande sympathie pour les chameaux.

Les enfants arrivaient à la Schulhaus pour huit heures. Dans une main, ils tenaient une pile de livres, et dans

l'autre – un tas de bois ou une brique de fumier séché (en plus du paiement de l'écolage, les colons contribuaient en nature à l'éducation de leurs enfants : ils aidaient à chauffer le poêle). Les cours duraient quatre heures jusqu'à la pause de midi, puis deux heures après. Les enfants manquaient rarement l'école : pour chaque absence d'une demi-journée, la famille de l'élève payait trois kopecks d'amende. Ils apprenaient l'allemand, le russe, l'écriture, la lecture, l'arithmétique ; le catéchisme et l'histoire biblique étaient enseignés par Adam Haendel, le pasteur de Gnadenthal. Il n'y avait pas de division en plusieurs classes, tous les élèves étaient réunis : une année, ils étaient cinquante, une autre, jusqu'à soixante-dix. Parfois, le Schulmeister les séparait en plusieurs groupes qui avaient chacun des exercices différents, d'autres fois ils déclamaient et chantaient en chœur. Répéter tous ensemble la même matière était la méthode pédagogique la plus courante à Gnadenthal – et la plus efficace, pour un public aussi nombreux et indiscipliné.

Faisant la classe depuis des années, dont chacune rappelait la précédente et ne se distinguait par rien de particulier (sauf, peut-être, qu'on avait refait le toit l'année d'avant, et que des gouttes ne tombaient plus du plafond sur la chaire du Schulmeister), Bach était si bien habitué à prononcer les mêmes paroles et à lire les mêmes problèmes dans les manuels, qu'il avait appris à se dédoubler en pensée à l'intérieur de son corps. Sa bouche répétait telle règle syntaxique, sa main frappait mollement, avec la règle, la nuque d'un élève trop bavard, ses jambes le faisaient arpenter gravement la classe, mais ses pensées... les pensées de Bach somnolaient, bercées par sa propre voix et le balancement régulier de sa tête au rythme de ses pas mesurés. Quelque temps plus tard, il jetait un coup d'œil – il ne tenait plus le *Manuel de russe* de Wöllner, mais

le livre de mathématiques de Goldenberg. Et ses lèvres marmottaient des phrases non pas sur les substantifs, les adjectifs et les verbes, mais sur les règles de calcul. Et il ne restait plus qu'un bref moment avant la fin des cours, un misérable quart d'heure. N'était-ce pas délicieux ?...

La seule matière qui redonnait à ses pensées leur ancienne fraîcheur et énergie, c'était l'allemand. Bach n'aimait pas se perdre dans les exercices d'écriture, il passait dès que possible à la partie dédiée à la poésie : Novalis, Schiller, Heine, les strophes tombaient en abondance sur les têtes hirsutes, comme l'eau des baquets un jour de *bania*.

Dans sa jeunesse, Bach avait été brûlé par l'amour de la poésie. Alors, il avait l'impression qu'il ne se nourrissait pas de galettes de pommes de terre et de gelée de pastèque, mais de ballades et d'hymnes. Il lui semblait aussi qu'il pourrait en nourrir tous ceux qui l'entouraient : c'est pourquoi il était devenu maître d'école. Aujourd'hui encore, en déclamant ses poèmes préférés pendant les cours, Bach ressentait un tremblement d'enthousiasme frais dans la poitrine, quelque part sous le cœur. Récitant, pour la millième fois, le *Chant de nuit du voyageur*¹, Bach regardait par la fenêtre et y apercevait tout ce que décrivait le grand Goethe : les puissantes et sombres montagnes sur la rive droite de la Volga et, sur la rive gauche, le repos éternel répandu sur la steppe. Et lui, Jakob Ivanovitch Bach, âgé de trente-deux ans, dans sa tunique usée d'avoir été trop portée, aux coudes rapiécés et aux boutons dépareillés, lui dont la calvitie naissante et les fines rides annonçaient déjà

1. « Sur tous les sommets est le repos ; dans tous les feuillages tu sens un souffle à peine ; les oiselets se taisent dans le bois ; attends un peu, bientôt tu reposeras aussi ! » (trad. Jacques Porchat ; Lermontov en a fait une traduction célèbre en russe).

la vieillesse, qui était-il, sinon ce voyageur, fatigué, épuisé, et pitoyable dans sa peur face à l'éternité ?...

Les enfants ne partageaient pas la passion de leur pédagogue : leurs visages – espiègles ou concentrés, selon leurs tempéraments – prenaient, dès les premiers vers, une expression somnambulique. Le romantisme de Iéna et l'école de Heidelberg agissaient sur la classe mieux qu'un somnifère ; la lecture des poèmes pouvait, semble-t-il, être utilisée plus efficacement que les habituelles sermons et coups de règle pour calmer les élèves. Seules les fables de Lessing, qui décrivaient les aventures de héros familiers – cochons, renards, loups et alouettes – étaient susceptibles d'éveiller l'attention des plus curieux. Mais même ceux-ci perdaient vite le fil de l'histoire racontée dans un *haut allemand* austère et ampoulé.

Au milieu du XVIII^e siècle, les colons avaient apporté leurs langues avec eux, celles de leurs lointaines régions : la Saxe et la Westphalie, la Bavière, le Tyrol et le Wurtemberg, l'Alsace et la Lorraine, Baden et Hessen. Depuis, l'Allemagne s'était unifiée, et se nommait désormais fièrement « empire » ; ses dialectes avaient mijoté dans le même chaudron, comme des légumes dans un bouillon, dont des cuisiniers habiles – Gottsched, Goethe, les frères Grimm – avaient tiré un mets raffiné : l'allemand littéraire. Pendant ce temps, dans les lointaines colonies allemandes de la Volga, il n'y avait eu personne pour pratiquer la « haute cuisine », et les dialectes locaux s'étaient mélangés en une langue simple et honnête comme une soupe à l'oignon. Avec cela, les colons comprenaient mal le russe : dans tout Gnadenthal, on ne trouvait pas plus d'une centaine de mots russes, retenus tant bien que mal des cours d'école. Il faut dire que, pour vendre ses marchandises à la foire de Pokrowsk, ces cent mots étaient tout à fait suffisants.

... Après les cours, Bach s'enfermait dans sa chambrette et avalait son déjeuner à la hâte. Il aurait pu manger sans verrouiller la porte, mais le verrou améliorait bizarrement les qualités gustatives de la nourriture, laquelle était généralement déjà froide, pour ne pas dire carrément glacée. Moyennant un salaire très modeste, la mère d'un élève apportait à Bach une bouillie de fèves, ou une écuelle de vermicelles au lait, restes du repas de la veille de leur nombreuse famille. Il aurait fallu, bien sûr, parler avec cette chère femme et lui demander d'apporter la nourriture si ce n'est chaude, du moins tiède, mais le temps manquait toujours. Le temps manquait aussi pour réchauffer lui-même son plat : la partie la plus fatigante de la journée, « l'heure des visites », allait commencer.

Après s'être soigneusement coiffé et encore une fois lavé, Bach descendait le perron de la Schulhaus pour se retrouver sur la place centrale de Gnadenthal, au pied de la majestueuse Kirche¹ en pierre grise, pourvue d'une vaste salle de prière aux fenêtres en ogive dentelée, et d'un clocher fin et aigu qui faisait penser à un crayon bien taillé. Il choisissait une direction – la Volga les jours pairs, l'autre côté les jours impairs – et marchait d'un pas pressé sur la rue principale, large et droite comme un coupon de drap bien lissé. Il passait devant des maisons de bois soignées, avec de hauts perrons et des fenêtres aux cadres colorés (les cadres ouvragés des fenêtres, à Gnadenthal, étaient *toujours* pimpants, peints en bleu ciel, rouge groseille ou jaune maïs). Il longeait des palissades en bois raboté, aux portails larges (pour les télègues et les traîneaux) et aux portes basses (pour les gens). Il dépassait des barques retournées, attendant les crues. Il croisait des femmes, au puits,

1. Église (all.).

munies d'une palanche pour porter les seaux. Il frôlait des chameaux attachés devant la baraque où l'on vendait du pétrole de lampe, traversait la place du marché, où poussaient trois énormes *karagatch*, des ormes noirs. Bach avançait si vite, faisait si bruyamment crisser ses bottes de feutre sur la neige ou patauger ses semelles dans la boue printanière, qu'on aurait pu penser qu'une dizaine d'affaires urgentes l'attendaient, dont aucune ne pouvait être remise au lendemain. C'était bien le cas.

D'abord, monter sur la bosse du Chameau et contempler la Volga s'étendant à l'horizon : quelle est, en ce moment, la couleur de ses vagues, sa transparence ? La brume monte-t-elle sur l'eau ? Combien de mouettes tournent au-dessus du fleuve ? Et les poissons, se tiennent-ils dans l'eau profonde, ou près de la berge ? Ça, c'était à la belle saison. Puis, en hiver : quelle est l'épaisseur de la couverture de neige sur le fleuve ? N'a-t-elle pas fondu quelque part, dénudant un coin de glace étincelant au soleil ?

Ensuite, descendre dans la ravine, passer le pont aux Patates, longer le ruisseau du Soldat, qui ne gelait pas même pendant les grands froids, boire une gorgée d'eau : son goût est-il toujours le même ? Jeter un œil aux trous aux Cochons, où les villageois prenaient l'argile des célèbres briques de Gnadenthal. (Au début, ils mélangeaient simplement l'argile avec du foin. Puis, un jour, par jeu, ils avaient ajouté du fumier de vache, et découvert que cette composition donnait aux briques une solidité de pierre. Cette découverte avait été à l'origine du proverbe local, « Un peu de merde ne fait pas de mal ».) Continuer sur la rive à la Réglisse, jusqu'au ravin des Trois Bœufs, où se trouvait le cimetière d'animaux du village. Puis, se hâter, franchissant le fossé aux Mûres et le vallon aux Moustiques, jusqu'au

mont du Moulin et au lac du Pasteur, non loin de la tombe au Diable...

Si, au cours de ses « visites », Bach remarquait un quelconque désordre – un jalon renversé par une tempête de neige ou un support disjoint sur le pont –, il commençait immédiatement à souffrir. Son attention extraordinaire aux choses rendait la vie de Bach douloureuse, car il s'inquiétait de toute altération dans son monde habituel : son cœur, si indifférent aux élèves pendant les cours, devenait passionné et brûlant quand il s'agissait des objets et des détails du paysage de ses promenades. Bach ne faisait part à personne de ses observations, mais chaque jour, il attendait avec inquiétude que l'erreur soit réparée, et que le monde retrouve son état originel – suive son cours normal. Alors, il s'apaisait.

Les colons, voyant passer le Schulmeister, ses genoux éternellement pliés, son dos raide et sa tête enfoncée dans ses épaules voûtées, l'appelaient parfois pour discuter avec lui des progrès scolaires de leur progéniture. Mais Bach, essoufflé par sa marche rapide, répondait à contrecœur, par phrases courtes : le temps lui manquait. Pour le confirmer, il sortait sa montre de sa poche, la regardait d'un air navré et, hochant la tête, courait plus loin, écoutant hâtivement la discussion.

Il faut dire qu'il y avait encore une autre raison à sa hâte : Bach bégayait. Cette infirmité était apparue quelques années auparavant, et le Schulmeister en souffrait exclusivement en dehors de l'école. La langue exercée de Bach travaillait sans défaillir pendant les cours ; il prononçait sans la moindre hésitation de longs mots de *haut allemand* et s'élançait parfois, avec une facilité déconcertante, dans de telles tirades que certains élèves en avaient déjà oublié le début quand il arrivait à la fin. Or, cette même langue

cessait d'obéir à son maître dès qu'il s'agissait de parler en dialecte avec les autres villageois. Sa langue était d'accord, par exemple, de réciter des passages entiers de la deuxième partie de *Faust*. Mais elle refusait obstinément de dire à la veuve Koch : « Votre galopin a recommencé ses blagues ! » ; elle se grippait, collait à son palais, comme un *Knödel* mal cuit. Bach avait l'impression qu'avec les années, son bégaiement augmentait, mais il lui était difficile de vérifier son soupçon : il parlait de plus en plus rarement aux gens.

Après ses « visites » (parfois le soleil se couchait déjà, ou la nuit était tombée depuis longtemps), fatigué et débordant de satisfaction, il rentrait cahin-caha chez lui. Ses pieds étaient souvent mouillés, ses joues fouettées par le vent brûlaient, et son cœur battait de joie : il avait mérité sa récompense quotidienne pour son dur labeur, « l'heure de lecture vespérale ». Ayant accompli son dernier devoir du jour (c'est-à-dire sonné la cloche de neuf heures), Bach jetait ses habits humides sur le poêle, réchauffait ses pieds dans une bassine de thym ébouillanté et, ayant bu de l'eau chaude en prévention d'un rhume, il se mettait au lit avec un livre – un vieux volume à la reliure cartonnée portant, sur sa couverture, le nom de l'auteur à demi effacé.

Les chroniques de la migration des paysans allemands en Russie racontaient les jours où, sur invitation de l'impératrice Catherine II, les premiers colons débarquèrent à Kronstadt. Bach était déjà arrivé au moment où la monarque apparaissait en personne sur le débarcadère pour saluer ses courageux compatriotes : « Mes enfants ! crie-t-elle d'une voix retentissante, caracolant sur son cheval devant des rangs de colons glacés par le voyage. Nouveaux fils et filles de la patrie russe ! C'est avec joie que nous vous prenons sous notre aile protectrice, en vous promettant soins et soutien ! En échange, nous attendons de vous le

plus grand zèle, une obéissance de tous les instants, une application constante et une loyauté sans faille à votre nouveau pays ! Qui n'est point disposé à cela – qu'il reparte sur-le-champ ! Les cœurs pourris et les bras paresseux n'ont pas leur place en Russie ! »

Or, Bach ne parvenait jamais à aller au-delà de cette scène exaltante : sous l'édredon, son corps épuisé par la promenade se ramollissait comme une pomme de terre bouillie nappée d'huile brûlante ; ses mains qui tenaient le livre s'abaissaient lentement, ses paupières se fermaient, son menton tombait sur sa poitrine. Les lignes qu'il venait de lire flottaient dans la lumière jaune de la lampe à pétrole, retentissaient à plusieurs voix avant de s'effacer, tandis qu'il plongeait dans un sommeil profond. Le livre lui tombait des mains, glissait lentement au bas de l'édredon ; mais le bruit qu'il faisait en atterrissant sur le sol ne pouvait déjà plus réveiller Bach. Il aurait été excessivement surpris d'apprendre qu'il lisait ces magnifiques chroniques depuis trois ans déjà.

Ainsi s'écoulait sa vie, calme, emplie de joies minuscules et d'angoisses insignifiantes, parfaitement satisfaisante. En un sens, heureuse. On aurait même pu la qualifier de vertueuse, s'il n'y avait eu une circonstance particulière. Le Schulmeister Bach avait une passion funeste, qu'il ne lui serait sans doute jamais donné d'éradiquer : il aimait les tempêtes. Il ne les aimait pas comme un paisible peintre ou un poète consciencieux contemple le déchaînement des éléments depuis sa fenêtre, tirant son inspiration des bruits retentissants et des teintes vives du mauvais temps. Oh non ! Bach aimait les tempêtes comme le dernier des ivrognes aime la vodka de pelures de pommes de terre, ou le morphinomane – sa morphine.

Généralement, *cela* avait lieu deux ou trois fois par an,

au printemps ou au début de l'été : chaque fois que le ciel au-dessus de Gnadenthal s'emplissait d'une pesante masse violette, et que l'air était si gorgé d'électricité qu'un battement de cils semblait suffire à provoquer des étincelles bleues, Bach ressentait dans son corps une étrange effervescence qui allait grandissante. Était-ce son sang qui, doté d'une composition chimique particulière, réagissait excessivement à l'agitation des champs magnétiques, ou de très légères crampes musculaires dues à un excès d'ozone ? Bach n'aurait su le dire. Toujours est-il que son corps devenait soudain comme étranger : son squelette et ses muscles semblaient à l'étroit sous sa peau et s'enflaient, menaçant de la faire éclater, son cœur battait dans sa gorge et au bout de ses doigts, quelque chose dans son cerveau bourdonnait et l'appelait. Laissant la porte de la Schulhaus grande ouverte, Bach titubait vers cet appel, vers les hautes herbes, la steppe. Au moment où les colons rassemblaient hâtivement le bétail en troupeau et l'enfermaient dans des enclos, au moment où les femmes, serrant contre leur poitrine leur bébé et des bottes de roseaux, couraient en direction du village, fuyant l'orage, Bach avançait lentement à sa rencontre. Le ciel ventru, si gonflé de nuages qu'il en touchait presque terre, bruissait, crépitait, bourdonnait. Soudain, il s'illuminait d'un éclair blanc, poussait un sanglot passionné et bas, et s'abattait sur la steppe en grosses trombes d'eau froide : l'averse commençait. Bach déchirait les pans de sa blouse, découvrant sa poitrine malin gre, levait son visage vers le ciel et ouvrait la bouche. La pluie se déversait sur son corps, passait à travers lui, ses pieds sentaient la terre trembler à chaque nouveau coup de tonnerre. Des éclairs jaunes, bleus, d'un noir violacé, flamboyaient de plus en plus souvent – au-dessus de lui ou dans sa tête ? L'effervescence de ses muscles culminait – le

ciel tonnait encore une fois – et le corps de Bach éclatait en milliers de particules qui s'éparpillaient sur la steppe.

Beaucoup plus tard, il recouvrait ses esprits, couché dans la boue, le visage couvert de griffures et des chardons plein les cheveux. Son dos lui faisait mal comme si on l'avait battu. Il se relevait, marchait péniblement vers la Schulhaus, s'apercevant que, comme chaque fois, tous les boutons de sa blouse étaient arrachés. Un splendide arc-en-ciel, parfois double, brillait dans son dos, l'azur du ciel se répandait derrière les lambeaux de nuées qui s'enfuyaient vers la Volga. Mais l'âme de Bach était trop épuisée pour admirer cette beauté apaisée. Cachant avec ses mains les trous à ses genoux et tentant d'échapper aux regards des villageois, Bach se hâtait chez lui, honteux, se désolant de sa passion absurde. Son étrange caprice était non seulement déplorable, mais aussi dangereux : un jour, non loin de lui, un éclair avait tué une vache échappée de son troupeau, un autre – calciné un chêne solitaire. Sans compter qu'il était fort onéreux : tous ces boutons perdus pendant l'été, quelle dépense ! Mais se retenir – contempler l'orage de l'intérieur, ou depuis le perron de l'école – s'avérait au-dessus des forces de Bach. Les habitants de Gnadenthal étaient au courant des bizarreries printanières du Schulmeister ; ils les considéraient avec indulgence : « Ah, bah, que voulez-vous : ces hommes instruits, y sont pas comme tout le monde ! »

Mais un jour, la vie de Bach changea à jamais.

Ce matin-là, il se réveilla d'une humeur des plus favorables. Cette excellente disposition était due au bleu du ciel de mai qui guignait par la fenêtre entre les rideaux ouverts, à la vivacité frivole des nuages courant dans ce même ciel et, en général, à l'arrivée du printemps et des vacances scolaires.

À Gnadenthal, les cours duraient jusqu'à Pâques. Les colons assistaient au culte dans la Kirche décorée pour l'occasion, contemplaient les flammes des chandelles, s'offraient mutuellement des gâteaux et des œufs durs, faisaient une visite à leurs parents disparus (dans les cimetières) et aux vivants (dans les villages alentour), mangeaient en abondance du *Glaskäse* et du beurre d'un jaune ambré, puis ils attelaient tout leur bétail de trait et partaient au labour – par familles entières. Il ne restait plus, au village, que des vieilles édentées avec les petits enfants qu'il fallait surveiller ou les femmes dont les biens étaient si nombreux qu'ils exigeaient leur présence constante. Pendant plusieurs semaines,

des dernières étoiles du matin aux premières étoiles du soir, les colons découperaient la steppe avec leurs charrues. À midi, ils se réuniraient autour d'un feu, mangeant une soupe de patates et buvant le « thé de la steppe » brûlant, de la racine de réglisse bouillie dans trois eaux avec une pincée de thym et une poignée d'herbes fraîchement cueillies.

La veille, en sonnant la cloche du matin, Bach savait que peu étaient là pour l'entendre : les convois de laboureurs étaient partis pendant la nuit, à la lumière vacillante d'un fin croissant de lune. Gnadenthal s'était vidé. Du reste, l'absence de gens n'avait aucune influence sur la précision des signaux de Bach ; au contraire, il se sentait une responsabilité plus forte encore d'assurer que le temps, et, avec lui, l'ordre des choses, s'écoulait avec la même régularité rigoureuse.

Il s'apprêtait déjà à sortir une jambe de dessous l'édredon et à chercher du pied, sur le sol, ses confortables chaussons en vieux mouton, quand une ombre tomba sur l'oreiller. Il leva les yeux : quelqu'un était à la fenêtre, dehors, coiffé d'un drôle de chapeau triangulaire, le visage contre la vitre. Il regardait à l'intérieur. Bach poussa un cri de surprise, s'assit, rejeta l'édredon – mais l'inconnu avait disparu aussi vite qu'il avait surgi. Bach n'avait pas eu le temps de voir son visage – l'homme était à contre-jour. Il se précipita vers la fenêtre ; sur la vitre, une trace pâle, laissée par l'haleine de l'inconnu, s'effaçait lentement. Il essaya vainement d'ouvrir la fenêtre, mais le verrou de fer semblait s'être fondu dans le cadre de bois pendant l'hiver, et ne cédait pas. Jetant une pelisse courte sur ses épaules, il s'élança sur le peron, courut à l'angle de l'école : il n'y avait personne, ni devant la maison ni dans l'arrière-cour. Il sentit que ses pieds pataugeaient désagréablement dans l'eau froide ; baissant les yeux, il s'aperçut qu'il marchait dans la boue en chaussons

d'intérieur. Hochant la tête avec accablement, il se hâta de rentrer dans la Schulhaus.

Cette étrange visite troubla excessivement Bach. Et non sans fondement : le début de la journée fut marqué par une cascade de signes suspects et d'événements douteux.

Pendant qu'il grattait, avec un couteau plat, les écailles de la peinture de l'an précédent sur les chambranles de l'école avant de les repeindre, Bach leva par hasard les yeux au ciel et remarqua un nuage qui avait, à n'en pas douter, des traits humains : un visage de femme. Le visage gonfla ses joues, arrondit ses lèvres, ferma langoureusement les yeux et se fondit dans l'azur. Par la suite, alors qu'il passait son pinceau sur les appuis en bois des fenêtres, il entendit le bêlement d'une chèvre qui passa en courant. La bête hurlait avec ardeur, semblant pressentir quelque chose de terrible. Bach tourna la tête : ce n'était pas du tout une chèvre, mais un cochon gras et tacheté, à qui, pire encore, il manquait une oreille, et dont le groin avait une grimace plus dégoûtante que ce que Bach avait jamais pu voir sur un porc.

Non, il n'était pas superstitieux comme la plupart des villageois de Gnadenthal. Il ne pouvait pas sérieusement penser que, à cause d'un nid d'hirondelles involontairement dérangé, la vache donnerait du sang à la place du lait, ou qu'une pie nettoyant ses plumes sur le toit annonçait que quelqu'un, dans la maison, allait avoir un grave accident. Une pie, la belle affaire – mais un cochon ! C'est pourquoi, décidant qu'il y avait eu suffisamment d'épisodes de mauvais augure, Bach referma soigneusement le seau de peinture et se replia dans sa chambre, évitant de regarder autour de lui, de prêter attention aux bruits, et avec la ferme intention de passer la journée portes closes, à reprendre ses vêtements et à penser à Novalis.

Il ferma la porte de l'école, poussa le verrou. Il verrouilla également la porte de sa chambrette. Tira complètement les rideaux. Enfin satisfait, il se tourna vers la table – et y aperçut un long rectangle blanc : une lettre scellée.

Bach regarda craintivement autour de lui – le mystérieux facteur n'était-il pas tapi quelque part dans la pièce ? – mais, n'ayant vu personne, il s'assit à la table, et examina l'enveloppe, où une main malhabile avait tracé : « À Monsieur le Schulmeister Bach ». Le mot « Schulmeister » contenait deux fautes d'orthographe.

Jamais dans sa vie, Bach n'avait écrit ni reçu de lettre. Sa première impulsion fut de la brûler : un message atterri aussi bizarrement chez lui ne présageait rien de bon. Il prit délicatement l'enveloppe dans la main. Elle était légère (il n'y avait visiblement qu'une feuille de papier à l'intérieur). Il examina l'écriture : le trait était maladroit, appartenait à l'évidence à une personne qui ne prenait pas souvent la plume. Il approcha l'enveloppe de son visage, la renifla : elle exhalait une légère odeur de pomme. Il la reposa sur la table, mit un livre par-dessus. Tournant sa chaise vers la fenêtre, il s'assit plus carrément, croisa les jambes, entoura son corps de ses bras et ferma les paupières. Après un quart d'heure dans cette position, il soupira d'un air résigné et, grimaçant sous l'effet d'un mauvais pressentiment, il ouvrit la lettre.

Très honoré Schulmeister Bach,
J'ai l'honneur de vous saluer et de vous inviter à dîner pour discuter d'une petite affaire. Dans le cas où vous seriez d'accord, venez ce soir à 17 h sur le débarcadère de Gnadenhal, mon homme vous attendra.

*Avec toute ma considération,
Cordialement, Udo Grimm*

Ah, et encore ceci : n'ayez pas peur de mon homme. Son aspect est repoussant, mais son cœur est bon.

En signant, l'auteur de la lettre avait appuyé si violemment sa plume sur le papier qu'il l'avait troué de part en part.

Bach sentit qu'il était mouillé de sueur. Il enleva ses habits, resta en chemise. Il prit une plume sur une étagère et entreprit, avec de grands gestes, de biffer et corriger les fautes dans la lettre ; il en trouva huit. Sa main travaillait avec énergie, la plume d'acier grinçait et envoyait de petits jets d'encre. Puis il froissa la lettre raturée et l'envoya dans la corbeille à papier. Il se coucha sous son édredon en plumes de canard, résolu à ne pas sortir de la maison avant la cloche du soir.

Si la colonie n'avait pas été vide, il aurait pu demander à Dietrich ou à d'autres hommes qui était ce Grimm, et peut-être que quelqu'un aurait pu l'accompagner chez lui. L'auteur de la lettre habitait sans doute dans la région, dans l'une des colonies en amont ou en aval de la Volga, puisqu'il lui proposait de se rendre chez lui en barque. Y aller seul revenait à accomplir une action imprudente, et même stupide. Il n'en était pas question.

Mais, soit que les prémices électriques d'un orage soient déjà dans l'air, soit pour d'autres raisons encore, Bach décela soudain en lui les signes de cette fameuse agitation insurmontable qui l'obligeait à se traîner sous l'averse au plus fort de l'orage. Il avait l'impression de sentir passer à travers son corps cet élan irrépessible qui l'emportait contre sa volonté. C'était à la fois effrayant et excitant : il n'avait pas la force, ni même le désir de s'opposer à ce courant puissant, tout semblait décidé avant lui et sans lui, il ne lui restait qu'à faire ce qui était exigé.

À l'heure dite, Bach était donc sur le quai, les cheveux soigneusement peignés, un mouchoir propre dans la poche de son gilet de drap. Son cœur battait si fort que les pans crasseux de son veston tressautaient. Dans sa main, il serrait sa canne avec laquelle il se promenait lors de ses « visites » – elle pouvait, le cas échéant, servir d'arme défensive.

Le débarcadère de Gnadenthal consistait en une minuscule jetée de bois, qui s'engageait dans la Volga sur vingt coudées. Radeaux, canots et barques à fond plat s'accumulaient le long de la jetée, au bout de laquelle on avait aménagé un quai d'accostage, une petite plateforme rectangulaire d'où dépassaient des rondins peints en blanc – pour l'amarrage. D'aussi loin que Bach s'en souvint, jamais un gros bateau n'avait fait escale à Gnadenthal. Et l'on n'accrochait guère que des agneaux aux rondins d'amarrage, avant de les charger sur des barques pour les emmener à la foire de Pokrowsk.

Bach arpenta la jetée grinçante, espérant, en bougeant, maîtriser le tremblement de ses genoux. Il s'assit sur un billot et se mit à contempler l'étendue vide de la Volga. Il sortit sa montre : il était cinq heures précises. Soupirant de soulagement, il s'apprêtait déjà à partir, quand il entendit un léger clapotis quelque part sous ses pieds. Un esquif jaillit de sous les planches disjointes de la jetée. Un homme penché dedans se redressa brusquement, comme le personnage en carton d'un livre animé ; d'une main sûre, il attrapa le bord du débarcadère et, retenant la barque, se mit à fixer Bach d'un air d'attente.

C'était lui, le visiteur du matin : un Kirghize de haute taille, une veste de fourrure sans manches enfilée à même le corps, coiffé d'un chapeau de feutre conique, sous lequel

des yeux étroits, relevés vers les tempes, le regardaient avec circonspection. Sa peau jaune et poreuse enveloppait si étroitement les os de son visage qu'on pouvait étudier les plus petites courbes de ses pommettes ou de son menton, sur lequel poussaient quelques poils rares, noirs et durs. La seule partie charnue de son visage était son gros nez, écrasé et un peu de travers : il avait visiblement été cassé lors d'une bagarre. Bach se souvint soudain que sa mère lui disait, dans son enfance : « Si tu n'es pas sage, le Kirghize viendra te chercher ! »

– M-m-m, prononça ou mugit le Kirghize, le pressant d'embarquer.

« Vous supposez donc que j'ai perdu l'esprit ?! aurait voulu s'écrier Bach. Comment pouvez-vous croire que je partirai avec vous ?! »

Mais son corps, qui ce jour-là obéissait si mal à la voix de la raison, s'était déjà avancé tout au bord du débarcadère, et il sauta maladroitement dans la barque, qui se mit à vaciller. Il avait laissé échapper sa canne ; elle tomba à l'eau, disparut quelque part sous les planches.

Le Kirghize lâcha le débarcadère – l'esquif fit demi-tour et partit rapidement dans le courant. Installé sur un banc face à Bach, le mystérieux guide saisit les rames et éloigna l'embarcation de la jetée. Les muscles de ses bras se gonflaient puis se détendaient avec le mouvement des rames, son plat visage mongol se rapprochait, puis s'éloignait. Ses yeux impassibles restaient constamment fixés sur Bach.

Le Schulmeister se tortilla sur son siège, essayant d'échapper à ce regard, mais l'esquif n'offrait aucun moyen de se dérober. Il décida, pour se calmer, de regarder le paysage, et c'est alors seulement qu'il découvrit que la barque ne longeait pas la rive, mais traversait la Volga.

Bach avait entendu parler des colonies de la rive droite

– Balzer, Kutter, Messer, Schilling, Schwab ; elles étaient toutes soit en amont, soit en aval, là où il n’y avait pas de massifs montagneux pour gêner l’accès à la rivière. Mais il n’était jamais allé sur la rive haute. Elle était d’ailleurs si élevée, si inaccessible en face de Gnadenthal, que même en hiver, quand la glace faisait une bonne couche, personne ne s’y rendait. Un jour, la veuve Koch avait raconté (elle le tenait de feu la vieille Fischer, qui le tenait de la femme du tueur de cochons Hauf, laquelle le tenait elle-même de la belle-sœur du pasteur Haendel) que ces terres avaient été ou étaient toujours la propriété d’un monastère, et que, pour les gens ordinaires, l’accès en était interdit.

– Permettez, grommela Bach d’un ton impuissant, tourmentant les boutons de sa veste. Où allez-vous ?... Où allons-nous ?...

Le Kirghize ramait toujours sans dire un mot, dévisageant son passager. Du plat des rames, il fendait les flots lourds – brun-vert près de la rive, puis de plus en plus bleus sur l’eau profonde. La barque avançait par à-coups puissants – sans ralentir un instant, sans s’écarter d’un pouce du trajet fixé. La masse de la rive d’en face – la falaise grisâtre, au sommet de laquelle poussait une épaisse forêt d’un vert sombre –, qui, de loin, faisait penser à un gigantesque serpent à crête crénelée allongé sur l’eau, ne cessait de se rapprocher, elle aussi par à-coups, inexorablement. À un certain point, Bach eut l’impression que ce n’étaient pas les bras du Kirghize qui faisaient progresser la barque, mais une force d’attraction exercée par les énormes rochers. De haut en bas – du sommet à la base – la falaise était parcourue de profondes fissures en zigzag. Une poussière sableuse s’échappait de chacune d’entre elles, courait vers la rivière, et ce mouvement glissant donnait l’impression que la surface rocheuse était vivante, que la montagne

respirait. Cette impression de vie était renforcée par les cabrioles des rayons de soleil, qui se cachaient derrière les nuages (alors, les crevasses prenaient des teintes violettes, semblaient plus profondes) puis réapparaissaient, éclaircissant la pierre, rendant les fissures presque invisibles.

Très vite, le fond de l'esquif vint racler des pierres. La barque eut une secousse – sa proue avait buté contre de gros cailloux couverts d'algues visqueuses. Il n'y avait presque pas de rive : la falaise de pierre s'élevait haut, tout contre le ciel, et se terminait par un à-pic. Le Kirghize sortit prestement de la barque et fit un signe, invitant son passager à le suivre. Épuisé par les émotions, le cœur du Schulmeister eut un sursaut, mais un sursaut fatigué, sans entrain, comme s'il s'était déjà résigné à l'in vraisemblance de tout ce qui lui arrivait ; Bach regarda autour de lui et, l'air perdu, marcha jusqu'au bord, ses bottes glissant sur le mélange d'algues et de vase. Le Kirghize tira l'esquif hors de l'eau – Bach s'étonna de la force de son corps décharné – et le cacha sous un grand rocher brun.

Non loin, au pied d'une fissure qui déchirait la montagne de haut en bas, s'esquissait un petit sentier. Le Kirghize s'y engagea d'un pas léger et agile, comme s'il n'était pas en train de monter, mais de descendre la pente ; celle-ci se révéla d'ailleurs bien moins abrupte qu'elle le paraissait de loin. Bach, tout en se morigénant de s'être laissé entraîner dans une aventure aussi douteuse, le suivit péniblement, s'accrochant aux rares buissons qu'il rencontrait. Il grimpa affreusement longtemps, tombant régulièrement à genoux et avalant le sable qui s'envolait des talons lestes du Kirghize. Enfin, il arriva en haut de l'escarpement, couvert de sueur (il avait enlevé son gilet et sa veste et les portait au bras), le visage brûlant et les genoux tremblants.

À la lisière du bois, la montagne n'était plus si pentue,

elle semblait même se transformer en plaine ou en colline aplatie. Mais on ne pouvait le vérifier, tant la forêt était épaisse. Bach dut se hâter pour ne pas perdre de vue le dos du Kirghize : sans lui, il aurait été embarrassé pour trouver sa route à travers l'enchevêtrement épais d'érables, de chênes et de trembles, les fourrés de fusains et d'églantiers. Pourtant, à peine quelques minutes plus tard, les arbres s'ouvrirent sur un vaste terrain en friche, sur lequel s'étendait une grande ferme isolée.

Le corps de ferme semblait un bateau voguant sur le pré : une longue bâtisse, immense, construite sur de lourds rochers, avec des murs en rondins incroyablement épais, comme Bach n'en avait jamais vu de sa vie. Avec les années, le grain du bois avait foncé, s'était desséché ; des lézardes comblées par de la poix y faisaient comme des grains de beauté. Les volets de bois dégrossi n'étaient ouverts que sur quelques fenêtres, les autres restant solidement fermés. Deux larges cheminées de pierre dépassaient du haut toit de chaume ébouriffé.

Les autres constructions du domaine se cachaient à l'arrière : des granges, des auvents, une vaste étable, la petite isba de la glacière, un puits. Toujours dans l'arrière-cour s'entassaient des montagnes de caisses, des télégues et des charrettes, des tonneaux, du bois de chauffe et des troncs sciés ; il semblait y avoir aussi une sorte de verger, où les arbres se montraient plus rares, étaient plus trapus, leurs troncs blancs, bien dessinés, faisant des taches de clarté. Il n'y avait pas de palissade : le domaine était délimité par le pré. Et il n'y avait pas d'habitants. Même le Kirghize silencieux avait disparu, profitant d'un instant d'inattention de Bach.

On aurait dit que la vie palpitait encore une minute plus tôt : une hache au long manche dépassait d'un billot,

des bûchettes étaient éparpillées au sol ; un seau de pâtée fumante attendait au pied du perron, à côté de chaussures déchirées ; de l'eau s'écoulait d'un arrosoir renversé ; des restes de braises rougeoyaient faiblement dans le foyer de la cuisine d'été. Avec cela, pas un bruit, pas un mouvement. Seul un peu de linge étendu à la limite du pré balançait au vent, se gonflant parfois au-dessus de la corde, et retombant avec un petit bruit sec.

– Bien le bonjour, dit Bach en s'approchant de la maison, bougeant avec effort ses lèvres sèches d'inquiétude, et s'adressant à la porte légèrement entrouverte. J'aurais voulu parler à maître Udo Grimm.

Après avoir attendu un moment, il monta les marches du perron. Il frotta longtemps et bruyamment ses semelles sur l'arête du seuil, enlevant la boue de ses chaussures. Puis il tira vers lui la poignée de la porte et se glissa dans l'obscurité silencieuse.

Une odeur de nourriture chaude et grasse chatouilla les narines de Bach : il était dans la cuisine. Un poêle blanchi à la chaux s'élevait près du mur, couvert de chaudières et de chaudrons, de pots d'argile, tamis, barils, fers à repasser, cafetières, plateaux, tubes à saucisses et autre vaisselle. À côté, sur le mur de rondins, une étagère de bois brut disparaissait sous les jattes de fabrication grossière, les bouquets de cuillères, de louches et de ciseaux de fer. Les objets s'entassaient partout : sur la table à découper, les tabourets, et même sur les appuis des fenêtres – casseroles et poêles de toutes sortes, pots remplis de lait et de miel, planches avec des bretzels crus surmontées d'un nuage ouateux de poussière de farine, hachoirs où pendaient des rubans de viande hachée, pinceaux de cuisine, tiges d'herbes aromatiques, têtes de poissons et coquilles d'œuf. Là non plus, il n'y avait personne. On

entendait seulement, dans la pièce voisine, qui n'était séparée de la cuisine que par un léger rideau en tissu, un craquement appétissant.

Bach s'avança vers ce bruit : il gratta discrètement les rondins massifs du chambranle, mais personne ne répondit ; écartant le rideau, il se retrouva dans une salle large comme une grange. Tout son centre était occupé par une table en planches couverte d'une telle quantité de mets qu'ils auraient sans doute suffi à rassasier le géant d'Ossling de la vieille légende saxonne. Un homme vigoureux était assis à la table et dévorait le repas, prenant les victuailles avec les doigts, sans s'embarrasser des couteau et fourchette qui étaient posés, intacts, à côté de l'assiette. Le craquement sonore provenait de ses mâchoires puissantes, occupées à broyer la nourriture.

Étonnamment, ce tableau n'avait rien de rebutant. Au contraire, l'apparence débordante de santé et d'énergie de l'homme allait si bien avec cette table abondante et avec chacun des plats, que toute la composition semblait être née de l'imagination fertile d'un peintre : la tête rasée du mangeur brillait exactement comme, au centre de la table, le pain rond badigeonné de jaune d'œuf et doré au four ; ses joues épaisses avaient la roseur du jambon perlant d'humidité disposé en tranches épaisses sur une assiette ; ses petits yeux sombres avaient exactement la couleur des baies dans la bonbonne de liqueur ; quant à ses oreilles, blanches et larges, qui dépassaient belliqueusement de sa tête, elles rappelaient d'une manière frappante les grosses ravioles empilées dans une jatte creuse. Ses doigts épais, pareils à des saucisses, attrapèrent du chou fermenté et le portèrent à sa bouche ; ses moustaches ébouriffées et sa barbe ressemblaient tant à ce chou que Bach dut plisser les yeux pour faire cesser l'illusion.

– Ma fille est une gourde, dit l’homme en guise de salutations, tout en continuant à mâcher, et sans se soucier le moins du monde d’inviter Bach à la table. Fais en sorte que ça ne se voie pas.

Bach avait remarqué que la table était mise pour deux personnes, mais il n’osa pas s’asseoir. Il toussota, réajusta son veston, sentant un spasme dans son estomac vide, qui sembla se tasser sur lui-même – perdu en conjectures sur la mystérieuse lettre, le Schulmeister n’avait rien mangé de la journée.

– Vous êtes Udo Grimm ? demanda-t-il à tout hasard.

– Pas Dieu le Père, pour sûr, confirma l’homme tout en choisissant, dans une poêle, des morceaux de pommes de terre frites dans du lard gras.

Des gouttes de graisse chaude jaillissaient de la poêle encore brûlante et crachotante, mais les doigts de Grimm ne tressaillirent même pas.

– Et quel âge a donc mademoiselle votre fille ?

Bach remarqua plusieurs sortes de saucissons sur la table – du saucisson de foie, froid, dans des teintes violacées ; du saucisson frit, brûlant sous ses écailles de couenne dorée ; du saucisson sec – et il sentit soudain un goût de sel dans sa bouche.

– ‘l aura dix-sept ans à la Pentecôte.

En ayant fini avec les cochonnailles, Grimm passa à une soupe sucrée au miel de pastèque, dans laquelle flottaient des îlots de poires, pommes, griottes séchées et raisins secs. Pour autant, la cuillère ne quitta pas sa place sur la table : Grimm avalait la soupe en inclinant l’assiette, qu’il tenait comme une soucoupe, entre ses doigts écartés, à la manière des Tatars.

– Et, comme vous avez eu l’honneur de l’exprimer... Bach avala la salive qui affluait dans sa bouche et le gênait

pour parler... elle ne se distingue pas par un esprit vif. À quel point cette infirmité est-elle prononcée ?

– Une vraie gourde, j’ai dit !

Grimm cracha avec énergie un noyau de griotte qui s’était coincé entre ses dents ; Bach sursauta, le noyau siffla près de son oreille et vint rebondir bruyamment sur le plancher, à l’autre bout de la pièce.

– Elle a que des fadaises dans la tête ! Des contes de fées et des caprices de bonne femme. Qui voudra l’épouser, hein ? Les empotés d’ici, y se jetteraient dessus comme des abeilles sur du miel, mais comment je pourrais écouler une pareille marchandise au Reich ?

Le Reich, c’est le nom que les colons donnaient – à la mode allemande – à l’Allemagne¹.

– Vous avez l’intention d’émigrer, conclut prudemment Bach. Bientôt ?

– T’es enseignant ? Eh bien, enseigne ! Grimm posa bruyamment l’assiette vide sur la table, faisant à nouveau sursauter Bach. Les questions, je les pose aussi bien que toi ! Apprends à ma fille à parler comme y faut ! Ou, si elle peut pas parler, qu’au moins elle puisse comprendre ! Une épouse silencieuse, c’est encore mieux. Suffira qu’elle cause un poil correct. Moi, j’me sentirai mieux, et toi t’auras mis des sous dans ta poche !

Grimm saisit une fine gaufre, la plongea dans une tasse de miel puis l’enfonça dans sa bouche, remontant avec sa main les fils de miel épais qui pendaient à ses lèvres.

« Je vous prie instamment de vous conduire convenablement, monsieur le malappris, ou je me verrai obligé de mettre un terme à notre entretien ! » aurait voulu crier Bach, il aurait même voulu taper légèrement de la paume

1. *Reich* veut dire « État » (ici : « empire ») en allemand.

sur la table ; mais, au lieu de cela, il se contenta de baisser les yeux et de lisser son pantalon, luttant avec l'indignation qui menaçait de le submerger.

– Ainsi, vous désirez que j'apprenne le *haut allemand* à votre fille, conclut-il, après une minute de silence, d'une voix légèrement tremblante. Pourrais-je, en ce cas, faire la connaissance de mon élève ?

– T'as qu'à venir demain avec ton saint-frusquin : tes livres et tes crayons (ou qu'est-ce que t'utilises pour tes cours ?). Et là, tu f'ras connaissance.

Grimm attrapa une lourde bonbonne de verre blanc, et se versa une liqueur trouble, couleur de framboise, dans un petit verre à vodka. Puis il jeta un regard appuyé vers Bach, et remplit un deuxième verre.

– T'es d'accord ?

– Monsieur Grimm, nous nous connaissons si peu que je vous prierais instamment d'éviter toute familiarité et de vous adresser à moi...

– T'es d'accord ? l'interrompit Grimm, se levant et tendant un verre à Bach.

Bach prit le verre (oh, comme cette liqueur affolait ses narines ! Rien que l'odeur lui tournait la tête !), haussa les épaules, leva des sourcils hésitants ; enfin, incapable de soutenir plus longtemps le regard inquisiteur de Grimm, et désireux de mettre fin aussi vite que possible à cette rencontre peu agréable, il agita le menton d'un air indécis, comme s'il voulait libérer son cou d'un col trop serré. Ce mouvement, ainsi que la grimace de souffrance sur son visage, pouvait être interprété de toutes les manières, mais Grimm, peu porté sur la polysémie, le prit pour un acquiescement ferme et net : les verres s'entrechoquèrent bruyamment, entérinant l'accord. Désarçonné par un développement aussi rapide des événements, Bach porta son

verre à ses lèvres, et versa fiévreusement le liquide frais dans sa gorge desséchée.

À cet instant précis, tout changea autour de lui. Peut-être que la liqueur était trop forte, ou que Bach, affamé et peu familier des boissons alcoolisées, était particulièrement affaibli, toujours est-il que la ferme qui, jusque-là, lui avait semblé austère et morose, parut soudain s'éveiller, la cour s'emplit de vie : des épaules robustes apparurent devant la fenêtre, on entendit des coups de hache, le bêlement de moutons. La porte d'entrée claqua : quelqu'un entra dans la cuisine, traînant des jambes, et une voix grinçante et acariâtre de vieille femme demanda :

– J'apporte le samovar ?

– Plus tard, répondit Grimm.

Il décrocha du mur une longue pipe courbée, s'assit le visage tourné vers la fenêtre, et se mit à bourrer sa pipe. Comprenant que l'entretien était terminé, Bach sortit, aucunement troublé par l'attitude inhabituelle du maître de maison, le cœur ragailardi par le retour des gens et des sons autour de lui : il lui semblait désormais que toutes ses peurs étaient absurdes et ridicules, et même la faim qui l'avait tellement tourmenté depuis une heure avait disparu, laissant place à une agréable légèreté et une exaltation qui emplissait toutes les fibres de son corps.

La vieille qui s'affairait dans la cuisine, frêle comme une feuille de bourdaine en automne, ne daigna même pas regarder Bach – il décida que c'était une preuve de délicatesse. Son guide kirghize, qui l'attendait déjà devant le perron, lui sembla soudain bien moins effrayant, et la ferme lui donnait à présent une impression de confort : sans lever les yeux ni ouvrir la bouche, des journaliers allaient et venaient avec industrie (tous, comme un fait exprès, avaient le même visage mongol, à l'expression sévère, et

on les distinguait à peine les uns des autres) ; de la volaille domestique courait en tous sens, caquetante et colorée – oies, canards, et même deux faisans aux longues plumes striées ; des chevaux piaffaient dans un enclos, bien nourris, le poil lustré ; dans le verger derrière la maison, les arbres étaient couverts de fleurs roses et blanches grosses comme le poing, au parfum si chargé qu'on sentait déjà, sur la langue, le goût sucré des futures pommes.

La forêt par laquelle Bach et le Kirghize passèrent au retour n'avait plus rien d'un fourré inhospitalier ; elle était devenue un joli bosquet, clair et printanier. On y marchait volontiers, d'autant plus que des pensées joyeuses ajoutaient au plaisir de la marche : les futures leçons avec la fille de Grimm apparaissaient à Bach comme une tâche aisée, mais utile, qui correspondait bien au devoir sacré de l'enseignant, tout en présentant un intérêt financier. Peu après, Bach découvrit que ses pieds le menaient sur le sentier d'une manière étonnante : chaque pas le faisait immédiatement avancer de dix ou de vingt coudées, de sorte qu'il se retrouva sur la crête de la falaise en quelques minutes à peine.

Devant la vue qui s'ouvrait depuis le sommet, Bach se figea, oubliant jusqu'à sa propre existence : en contrebas, la Volga d'un bleu éblouissant, scintillant comme si elle était cousue d'éclats de soleil, se déployait à l'infini. Pour la première fois de sa vie, le regard de Bach embrassait une telle amplitude. Le monde était étalé tout entier à ses pieds : les deux rives, la steppe dans la brume verte de la première herbe, avec les arabesques des ruisseaux dans les prés, l'étendue bleu foncé de ciel et d'eau à perte de vue, et l'orfraie grise qui tournoyait au-dessus du fleuve, en quête d'une proie. Bach écarta les bras pour recevoir tout cet espace, prit son élan et – il ne parviendrait jamais à se

souvenir précisément de cet instant – il s’envola comme un oiseau, ou peut-être descendit le sentier en coup de vent, à la suite du Kirghize au pas leste...

★

À son réveil, le lendemain matin, Bach se souvint qu’il allait rencontrer son élève – et ressentit une faiblesse désagréable : ses dents, impitoyablement serrées, étaient emplies d’une sorte de froid lancinant, comme si un courant d’air soufflait dans ses mâchoires ; le même froid odieux se promenait dans son estomac. Bach songea à prétexter une indisposition pour éviter de s’engager dans cette entreprise hasardeuse, mais il découvrit soudain, dans ses poches, une somme d’argent – importante – que Grimm lui avait sans doute glissée la veille comme acompte, même si le Schulmeister ne conservait aucun souvenir de ce moment. Il ne pouvait plus refuser.

À l’heure convenue, Bach était sur le débarcadère, épuisé par l’angoisse de la leçon à venir. Sous son bras, il tenait un tome de Goethe, un manuel d’allemand et une pile de feuilles pour les exercices d’écriture. Sous son gilet, il avait décidé de mettre une chemise propre, et même – une chemise repassée. En dépit de l’excentricité du père, la fille pouvait se révéler plus exigeante sur les normes de la bienséance.

Bach n’avait encore jamais donné de cours privés à des jeunes filles adultes. Il craignait que le premier regard moqueur ou le premier mot imprudent de Fräulein Grimm le plonge dans la confusion – le fasse rougir inconsidérément ou qu’il se mette à bégayer – et, pour cette raison, il avait décidé d’être sévère avec son élève. Il avait également décidé de ne pas la regarder dans les yeux pendant les cours

(imaginez seulement comment ils sont parfois, les yeux des jeunes filles !), et même de ne pas la regarder du tout, et se concentrer exclusivement sur la contemplation du paysage par la fenêtre, ou, dans le pire des cas, du plafond. Mieux valait apparaître froid et distant, que ridicule. Il avait préparé quelques phrases destinées, malgré le confort de la maison, à créer une atmosphère austère pendant les cours ; il ne les avait pas inventées, mais empruntées au lexique du pasteur Haendel. Il s'assit dans la barque du Kirghize en marmottant ces phrases, essayant tous les tons pour trouver le plus imposant.

Il ne prêta pas attention au trajet, tant il était absorbé par la préparation de la leçon. Il était déjà moins essoufflé que la veille en montant le sentier. La forêt avait un aspect paisible. Et la ferme paraissait accueillante et animée. Le maître de maison était invisible. Le Kirghize mena Bach au salon, qui avait si bien changé d'aspect que le Schulmeister hésitait à reconnaître la salle à manger de la veille.

L'immense table avait disparu (Bach s'étonna qu'on ait pu déplacer un tel mastodonte, bien trop grand pour passer par la porte ou les fenêtres). À sa place s'élevait à présent un paravent de toile qui cachait la moitié de la pièce. Devant le paravent, on avait disposé une chaise en bois au dossier sculpté. La vieille cuisinière de la veille était là, à la fenêtre, installée confortablement sur un petit escabeau, ayant disposé devant elle un rouet couleur fraise, dont la roue tournait en bourdonnant, projetant des éclaboussures de lumière rouge sur les murs en rondins. La vieille attrapait entre ses longs ongles un faisceau de fibres dans un gros panier placé à côté d'elle, l'approchait du fuseau qui tournait devant son nez, et l'étirait en un fil d'une finesse extrême, presque invisible, mouillant régulièrement son index avec sa salive. Parfois, des filets argentés tombaient

de la bouche entrouverte sur le tablier rayé, et il semblait qu'elle filait non de la laine, mais de la salive. La vieille travaillait sans chaussures : son pied nu, dépassant de sa jupe de laine bleue, appuyait avec force sur la pédale. Bach eut soudain l'impression qu'il y avait plus que les cinq doigts habituels sur le pied de la fileuse, mais elle était si preste qu'il n'arrivait pas à vérifier. Il la salua, mais la vieille ne dut pas l'entendre avec le bruit du rouet : sa tête, coiffée d'un minuscule bonnet blanc, ne se tourna même pas.

Bach n'osa pas regarder derrière le paravent, qui devait être là pour une raison précise ; posant ses livres sur la chaise, il attendit, regardant la large vitrine pendue au mur, et qui contenait une demi-douzaine de pipes du maître de maison : d'un jaune d'ambre – en bois de pommier –, rose sombre – en poirier et prunier –, gris foncé – en bois de hêtre. Chacune d'elles mesurait au moins une aune.

– T'es venu donner un cours, mais donne-le, bon sang ! cria une voix retentissante derrière lui.

Bach sursauta, se retourna : il aurait pu jurer que la voix fâchée venait de la vieille, mais cette dernière continuait à travailler, le regard fixé sur le fuseau qui tournait devant son nez.

– Pardon, je suis prêt, répondit-il en s'adressant tout de même à elle. Mais pour un cours, il ne suffit pas d'un enseignant. Il faut également l'élève. Où est-elle ?

– Je suis là, dit une voix à peine audible derrière le paravent, une voix si grêle qu'on aurait dit celle d'un enfant.

– Vous plaisantez, Fräulein ?

Bach s'approcha tout près du paravent et étudia minutieusement son cadre massif, sur lequel était tendue une toile écrue, fixée par des petits clous sur tout le tour.

– J'espère que vous comprenez que de telles espiègleries sont inacceptables dans une activité aussi sérieuse que

l'enseignement. Sortez immédiatement, que nous puissions commencer la leçon.

– Je ne peux pas sortir, murmura la voix avec angoisse. C'est interdit.

– Dans ce cas, je me verrai dans l'obligation d'appeler votre père ici pour lui parler de vos farces. D'après ce que j'ai pu voir depuis le peu de temps que je le connais, c'est un homme décidé, qui ne tolère pas les attermoiments... Qu'est-ce que ça veut dire, « c'est interdit » ? Qui a interdit ?

Bach allait et venait devant le paravent, trois pas dans un sens, trois pas dans l'autre, se demandant s'il ne devait pas tout simplement l'écarter, mettant ainsi fin à ce jeu de cache-cache.

– Mon père. La voix prononça ce mot avec précaution, et même avec une certaine appréhension. Mon père m'a interdit.

– Écoutez... Bach approcha son visage du paravent, et il eut l'impression d'entendre, de l'autre côté, une respiration précipitée, à peine perceptible. Comment vous appelez-vous ?

– Klara.

– Écoutez-moi, Fräulein Klara. Vous êtes une grande fille, et vous comprenez sans doute que l'éducation est un processus complexe. Il est impossible d'étudier en se cachant derrière un paravent, ou en nageant dans la Volga, en faisant le poirier ou n'importe quelle autre extravagance ! Je ne peux tout de même pas apprendre le *haut allemand* à un paravent !

Bach posa ses mains sur le cadre, l'attrapa solidement et essaya de soulever le paravent pour le mettre au fond de la pièce, mais il n'y réussit pas : la construction était bien plus lourde qu'il ne l'aurait cru, elle ne fit que trembler légèrement sur sa base, tandis que Bach manquait de tomber.

Derrière le paravent, la jeune fille poussa un cri d'effroi ; le bourdonnement du rouet s'interrompit net. Honteux de sa propre maladresse, Bach se retourna, et se heurta au regard fixe de la vieille, dont les yeux déteints par l'âge, à demi dissimulés sous des cils gris, ressemblaient à des petits *Knödel* flottant dans une soupe au lait, et le dévisageaient avec indifférence, tandis que ses doigts continuaient à filer sans bruit – non plus le fil, mais le vide. Bach était de plus en plus mal à l'aise. Il enleva les mains du paravent, essuya ses paumes sur son veston, recula d'un pas. La vieille attrapa immédiatement, entre ses doigts, le fil qui lui avait échappé, et remit le pied sur la pédale, faisant démarrer la roue du rouet.

Bach s'appuya au dossier de la chaise, resta immobile pendant une minute, son regard allant plusieurs fois du visage blême, ridé comme une peau de lézard, de la vieille fileuse, à l'infortuné paravent. Un léger bruit retentit derrière la toile, celui d'une page qu'on tourne, ou un petit hoquet.

– Bon, je vois... Bach tapa sa paume sur le dossier ouvragé. Pouvez-vous donner une explication à une façon aussi étrange d'envisager les leçons ? Peut-être que vous avez une apparence hors du commun ? Un vice, une tare physique ? Sachez, mademoiselle, que je ne vous offenserai jamais en rappelant votre défaut. Il n'est pas seulement question de la miséricorde chrétienne dont doit faire preuve toute personne éduquée. Croyez-moi, je suis bien placé pour connaître ce genre de souffrance, et jamais – vous entendez, jamais ! – je ne m'autoriserai à faire souffrir quelqu'un.

Bach sentit soudain qu'il parlait trop sincèrement : dans l'incapacité de regarder Klara, il s'était mis à se parler à lui-même.

Aucun son ne s'élevait de derrière le paravent.

– Peut-être que vous êtes particulièrement, incroyablement timide ? Mais je vous promets de ne pas vous regarder du tout – pendant les cours, je regarde habituellement les manuels, les cahiers, mais pas les élèves. Si vous voulez, je peux passer tout notre entretien, du début à la fin, à regarder par la fenêtre – uniquement par la fenêtre !

Petit à petit, la colère gagnait Bach ; en l'absence d'un interlocuteur visible, il la laissa échapper.

– Croyez-moi, votre apparence n'a aucun intérêt pour moi, ni la couleur de vos yeux, de vos joues, de votre robe ou de vos souliers ! La seule chose qui m'importe, dans votre personne, est votre capacité à utiliser correctement le plus-que-parfait et à décliner les temps grammaticaux !

Il ne venait toujours aucun bruit de derrière le paravent.

Dans le silence, le bourdonnement du rouet devint si perçant que Bach eut soudain envie de jeter la chaise dessus.

– Fräulein Grimm, dit-il de sa voix la plus sévère, je suis votre enseignant, et j'exige que vous expliquiez pourquoi nos leçons doivent se passer dans des conditions aussi saugrenues.

De l'autre côté, il y eut un soupir effrayé.

– Mon père craint... énonça enfin Klara, mais elle se tut aussitôt, cherchant ses mots. Il craint que... en regardant un homme, je ne devienne le vaisseau du péché.

– En me regardant, moi ? Bach était si surpris, qu'il ne sut que répondre. Moi ?!

Il contempla ses doigts, tachés d'encre depuis la veille, quand il avait corrigé la lettre d'Udo Grimm, et il se sentit soudain envahi d'une gaieté si irrépressible qu'il commença par respirer plus vite, puis se mit à rire silencieusement, les dents serrées, comme s'il avait honte et retenait sa joie

qui menaçait à chaque seconde de l'étouffer – et enfin, il rit à gorge déployée, la bouche grande ouverte.

– En me regardant ! s'exclama-t-il, tombant sur la chaise, sur le manuel d'allemand, essuyant des larmes de rire au coin de ses yeux. En me regardant, moi... le vaisseau du péché !

Ayant ri tout son saoul, jusqu'à en avoir des crampes dans le bas du ventre, Bach prit une grande inspiration, et comprit qu'il n'avait sans doute encore jamais autant ri, si sincèrement, de toute sa vie. Il se leva, rassembla ses livres, sortit de sa poche l'argent reçu la veille et le posa sur la chaise, puis, étonné de sa propre fermeté, il partit en quête d'Udo Grimm, se préparant à lui annoncer qu'il n'avait pas donné son accord pour une pareille expérience pédagogique.

Il le chercha dans la cour, s'arrêtant régulièrement pour demander aux journaliers où était leur maître. Mais les Kirghizes ne semblaient pas comprendre l'allemand, ou étaient trop effrayés, ou encore réellement muets : ils jetaient à Bach un regard morose de sous leurs paupières gonflées et, sans dire un mot, vaquaient à leurs occupations. Leurs visages indifférents restaient immobiles : leurs lèvres fines, gercées par le vent, ne se desserraient pas, et les rides de leurs fronts basanés ne tressaillaient même pas.

– Monsieur Grimm !

Bach, énervé par ces longues recherches inutiles, cria si fort qu'il fut effrayé lui-même par le volume de sa voix.

– Monsieur Grimm, je m'en vais ! Trouvez un autre maître d'école pour votre fille !

Seuls les moutons lui répondirent, de l'enclos, avec des bêlements fêlés. Bach, qui n'avait pas trouvé son guide parmi les journaliers, décida de revenir sur la rive et de l'attendre là-bas : il n'avait aucune envie de rester plus

longtemps dans cette étrange ferme. Serrant son volume de Goethe sous le bras, il donna un coup de pied énervé à une bûche qui traînait à terre (elle se révéla lourde comme du plomb, et son pied lui fit longtemps mal), puis suivit le sentier qui menait à travers bois.

Il reconnaissait le chemin. De chaque côté, les buissons hérissés des fusains. Des chênes râblés, dont les branches s'enroulaient autour du tronc, semblaient s'étreindre eux-mêmes. Dans ces troncs, des cavités béaient comme des bouches ouvertes, d'où jaillissaient parfois des ombres rapides, écureuils ou martres, ou autres... Bach reconnaissait chaque détour du sentier, mais il avançait avec une lenteur surprenante : une demi-heure, ou peut-être une heure, avait déjà passé.

Il commença à sentir que quelque chose n'allait pas. Au début, il se réconfortait en se disant que, avec un guide, une route semble toujours plus courte et plus facile. Puis il admit qu'il s'était peut-être quand même un peu écarté du chemin : il n'y avait rien d'étonnant à se tromper, dans un lieu peu familier. En tous les cas, il devait dans les minutes qui suivaient arriver au bord de l'eau, puisqu'il en était séparé seulement par la bande étroite de la végétation du rivage.

Il accéléra le pas. Puis il fourra ses livres sous sa chemise et se mit à courir, trébuchant sur la terre grasse. Il continuait à reconnaître le chemin. Là, les broussailles d'herbes de la Saint-Jean. Ici, le tilleul immense, fendu du faite aux racines. Et cette souche pourrie, à moitié cachée sous une énorme fourmière, bon sang, il la reconnaissait aussi ! Il reconnaissait le bouleau sec, jusqu'à sa dernière branche tordue ! Avec cela : toujours pas de rive ! Et pas de soleil : un voile de nuages s'était déployé dans le ciel, impossible de déterminer où se trouvait l'astre, donc de déduire l'heure.

Sans ralentir sa course, il avait sorti sa montre de sa poche : elle était arrêtée. Pour la première fois depuis qu'il l'avait achetée. Il s'était immobilisé un instant, avait secoué le boîtier en laiton et l'avait porté à son oreille : le mécanisme restait muet. Il n'entendait que le gémissement des branches – lent, déchirant. Il regarda autour de lui. La forêt – non, il ne la reconnaissait plus ! C'était une forêt épaisse, jonchée de troncs gris, crevassés, qui s'amoncelaient dans le plus grand désordre. Des ronces touffues pointaient leurs épines de tous les côtés, du houblon sec pendait aux branches des arbres. L'un des troncs tordus faisait penser à la vieille assise à son rouet. Bach détacha avec effort ses yeux de la souche à la silhouette de vieille, et repartit en courant. Il ne regardait plus autour de lui : il cachait son visage entre ses mains pour le protéger des branches qui le fouettaient, sentant, dans les profondeurs de son ventre, une nausée prête à lui monter à la gorge – lourde, d'un froid mordant.

Il courut à perdre haleine. Sa gorge le brûlait, cisailée par chacune de ses respirations. Ses jambes affaiblies bougeaient avec effort, pataugeant péniblement dans l'argile mouillée. Soudain, la pointe d'un de ses pieds s'accrocha aux racines emmêlées qui dépassaient du sentier – et le corps de Bach, bouillant, au bord de l'asphyxie, fit un vol plané. Son front s'écrasa contre une surface froide et glissante ; quelque chose de grand, de dur comme du caillou, percuta sa poitrine et ses cuisses ; il eut l'impression que ses coudes et ses genoux s'arrachaient de son tronc.

– Aaah ! hurla le Schulmeister, cherchant à faire cesser la douleur lancinante qui déchiquetait son corps.

Il ouvrit les yeux : il était étendu à terre, le visage contre une pierre plate, dans un ravin tapissé de billots et de souches. La pierre était visqueuse, couverte de mousse

verte et du sang qui lui coulait du nez. Il attrapa la tige d'une ronce, tira dessus – des épines s'enfoncèrent dans ses paumes. Il tenta de ramper, mais ses jambes lui faisaient mal comme si elles étaient cassées. La douleur était trop forte.

Sentant nettement les battements précipités de son cœur sous ses côtes, maudissant toute cette forêt et ce fossé, ces billots sur lesquels se traîner était une torture, Bach posa son front contre la pierre froide et moussue, reprenant son souffle. Il sentit soudain que la mousse devenait plus molle. Non, pas la mousse : c'était toute la surface pierreuse qui se fripait comme un oreiller sous le poids de sa tête, s'amollissait à chaque seconde ; la pierre était déjà douce comme un édredon de plumes, non plus mousseuse, mais veloutée au toucher. Bach voulut se soulever, tendit les mains, mais ses paumes ne purent se retenir à rien : elles passèrent à travers la terre couverte de feuilles pourries, à travers les souches vermoulues, comme si elles s'enfonçaient dans des sables mouvants. Il tenta de s'appuyer sur les billots, qui étaient si durs et qui lui avaient fait si mal avec leurs branches aiguës, mais ses jambes s'emmêlèrent dans quelque chose d'épais et de visqueux comme s'il voguait sur une mer de gelée spongieuse.

Il tourna la tête de tous les côtés, n'en croyant pas ses yeux : autour de lui, le monde fondait comme du lard gras sur une poêle. Les objets perdaient leurs contours et se dissolvaient, glissant sur les bords du ravin : les gros tronçons de bois, les rochers, les billots moussus, les faisceaux de racines, les feuilles pourrissantes. Les couleurs se mêlaient, fusionnaient les unes avec les autres : la noirceur de la terre et la rougeur des feuilles, le gris du bois et le vert de la mousse – tout coulait lentement vers le bas. Bach se débattit désespérément, chercha à trouver quelque chose de

solide dans ces tas mouvants, mais il ne restait qu'une pâte molle faite de bois, de pierres et de souches. Il s'enfonçait dans ces abattis, s'enfonçait horriblement, inexorablement, comme une mouche se noie dans le miel, un papillon de nuit dans la cire fondue d'une bougie.

– Pitié, laissez-moi partir ! glapit-il, allongeant le cou et sentant que chaque mouvement l'enfonçait encore plus profondément ; à la fin, ayant oublié tous les mots, il se mit à gémir comme un animal.

Dans ses yeux, le ciel bas, percé par les branches des arbres, chancela. Lui aussi fondait, coulait le long des troncs, noyait le monde par en haut : des jets clairs glissaient le long des chênes et des érables, les teignant en blanc. Bach accrocha du regard ces blancheurs lointaines – à peine visibles, cachées par la claire-voie des dos bruns des arbres –, il s'y cramponna comme à un crochet, parce qu'il n'avait nulle part ailleurs où se retenir. Il tentait de les atteindre de toutes ses forces déclinantes, enfonçant coudes et genoux, ne désirant désespérément qu'une chose : sentir à nouveau des objets solides, la douleur d'un choc.

Il effleura soudain, de sa paume droite, quelque chose d'écailleux – pomme de pin ou écorce – qui disparut rapidement dans les profondeurs spongieuses. L'instant d'après, quelque chose vint griffer son cou : une racine ? Une branche de ronces ? Un objet le heurta au ventre... Bach se démenait comme un poisson pris dans un filet et, petit à petit, la réalité du monde réapparaissait dans la gelée environnante – lentement, comme l'herbe sèche apparaît sous un tas de neige en train de fondre, au printemps. Branches et souches, et à leur suite la terre et les pierres, retrouvaient leur ancienne solidité, leur dureté, leur tranchant. Bach attrapait quelque chose, s'appuyait sur autre chose, faisait travailler ses bras et ses jambes ; il rampait,

rampait, se réjouissant de la douleur provoquée par chaque objet dur, chaque branche qui piquait ses cuisses ou chaque ronce qui griffait son front. Il tendait toujours son cou vers le haut, fixait toujours la blancheur salvatrice. Un rayon de soleil, perçant les nuages, le heurta au visage, brûlant ses yeux accoutumés à l'obscurité du ravin, mais Bach n'abaissa même pas les paupières – il craignait de perdre de vue la blancheur. Il rampait, rampait – et finit par se retrouver à côté d'un tronc de pommier blanchi à la chaux.

Il appuya sa joue contre l'écorce rugueuse semée de grumeaux de chaux et s'y frotta jusqu'à ce qu'il sente la craie crisser sous ses dents. Il s'assit alors, le dos contre le tronc du pommier, et reprit son souffle. Il aperçut d'autres pommiers autour de lui. Leurs troncs blanchis les faisaient ressembler à des chandelles sur fond de terre sombre. Le grand verger soigné s'étendait à perte de vue ; au-dessus de sa tête, les couronnes des arbres bougeaient au vent, couvertes de fleurs blanches et de toutes jeunes feuilles.

Bach se leva à contrecœur. Caressant les troncs blanchis de ses paumes griffées au sang, ayant déjà tout compris, il marcha lentement à travers le verger. Il arriva bientôt à la ferme – mais par l'arrière. Il traversa péniblement la cour sans que personne l'interpelle, et grimpa les marches du perron.

★

La roue rouge tournait toujours, la vieille filait son fil. Sans s'essuyer les pieds, Bach s'avança jusqu'au milieu de la pièce. Apercevant l'argent qu'il avait abandonné sur la chaise, il balaya les billets de la main – ils s'éparpillèrent lentement au sol. Il prit place sur la chaise.

– Vous êtes encore là, Klara ? demanda-t-il d'un ton las.

– Je suis là, dit la voix timide derrière le paravent.

– Laissez-moi partir.

Chaque mot causait un réel effort à Bach : sa langue et ses lèvres bougeaient difficilement, il devait tendre sa volonté pour couvrir le bourdonnement du rouet.

– J’entends bien à votre voix, Klara, que vous êtes bonne. Soyez miséricordieuse, ne vous chargez pas de ce péché. Vous avez une longue vie devant vous, il ne faut pas que vous ayez à la vivre avec ce poids sur votre conscience...

– Je ne comprends pas, dit-elle dans un murmure effrayé, à peine audible.

– Non, c’est moi qui ne comprends pas ! Bach, à sa grande surprise, haussa sa voix jusqu’au cri. Je ne comprends pas ce que tout cela signifie ! Toutes ces étrangetés dégoûtantes qui emplissent votre maison ! Ces Kirghizes muets aux yeux vides ! Cet argent qui apparaît tout seul dans mes poches, alors qu’on ne me l’a jamais donné ! Ces sentiers qui tournent en rond ! Ces arbres qui fondent ! Ces sorcières à rouet !

Bach jeta un œil inquiet vers la vieille, mais celle-ci continuait imperturbablement à filer son fil.

– Toute cette magie du diable, ces mauvais mystères. Des jeunes filles cachées derrière des paravents... Et si je le faisais tomber ? dit brusquement Bach avec une inspiration méchante. Si je le renversais du pied, votre fichu écran !

– Mon père vous tuera, dit simplement Klara.

– Seigneur tout-puissant !

Bach cacha son visage entre ses mains et resta longtemps assis dans cette position, écoutant tourner la roue du rouet. Il ne doutait pas un instant que Klara disait la vérité.

– Pourquoi moi ? dit-il enfin, relevant la tête – sa voix, rauque, semblait avoir perdu toute sa force depuis ces